

— Comment peut-il me rester quelque chose ? Je m'étais engagé au delà de mes ressources, et on n'avait appelé que la moitié du capital ?

— Ça, c'est le résultat de mon industrie.

— Expliquez-moi...

— Vous voulez tout savoir ?... A quoi bon ? Contentez-vous de ce que je vous dis... Vous ne connaissez pas les affaires, vous l'avez bien prouvé... On a volé quatre millions comme si on vous les prenait dans votre poche... Je vous en ai rattrapé quatre autres, faute desquels on vous aurait parfaitement exécuté à la Bourse, si je ne m'étais pas mis en travers... Vous sortez du Comptoir nu comme un petit Saint-Jean, mais plus honorable encore, si c'est possible, qu'avant d'y entrer... Car vous avez tenu vos engagements au delà même de ce qui était juste... Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus ?

— Qu'est-il advenu de la responsabilité du conseil d'administration ?...

— Il a été mis hors de cause... Les gérants seuls et ce coquin d'Herzog ont été retenus... Mais ne vous préoccupez pas d'eux... Ils sont retors : ils s'en tireront.

— Et cette maison où nous sommes, à qui appartient-elle ?

— A votre belle-mère, par qui je l'ai fait acheter... Ainsi vous pouvez vous rétablir tranquillement... Vous n'êtes pas menacé d'expulsion.

— Comment reconnaître jamais ce que vous avez fait pour moi ?

Le front de Samuel se rembrunit :

— Ne parlons jamais de reconnaissance, dit-il. Vous ne me devez rien. C'est moi, au contraire, qui suis encore en reste avec vous... J'ai beaucoup de reproches à m'adresser... Oui, je n'ai pas toujours agi au mieux de vos intérêts... J'étais sous la domination d'une autre personne, très habile, dont je n'avais pas alors deviné les ruses et pénétré les véritables sentiments... J'ai contribué à vous faire du mal... oh ! très innocemment... Mais le résultat est là... Et il est désastreux !... Je m'accuse donc, et j'ai de bien cruels regrets... C'est triste à mon âge, et avec mon expérience : j'étais captivé, ensorcelé, j'avais abdiqué toute volonté, perdu toute sagesse... Et de très mauvaises pensées m'ont traversé l'esprit... Je vous prie, mon cher Raimond, de me les pardonner.

Le blessé l'avait écouté sans l'interrompre, perdu dans une profonde rêverie. Il ferma les paupières, passa la main sur son front, comme pour chasser une image importune, et d'une voix altérée :

— Qu'ai-je à vous pardonner ? Ne suis-je pas aussi coupable ? N'ai-je pas été aussi faible que vous ? Je sais quelle fascination elle exerçait sur l'esprit et sur le cœur... J'ai été sa victime, comme tant d'autres... Mais vous, au moins, vous avez eu le mérite de voir clair au moment critique... Moi j'ai été aveuglé jusqu'au bout.

Il se tut un instant ; puis il reprit d'un ton plus bas, comme s'il avait honte :

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Oui, répondit Bernheimer hésitant et contraint.

— Oh ! Parlez-moi franchement... J'aborde ce sujet avec autant de répugnance que vous, et c'est pour la première et la dernière fois... Ainsi, disons aujourd'hui tout ce qu'il y a à dire...

— Eh bien ! En quittant Paris, elle s'est rendue à Nice... De là elle a gagné Florence. En ce moment elle est à Naples.

— Seule ?

— Avec la mulâtresse qui est partie d'ici à sa suite.

— Vous affectez de ne pas me comprendre. Je vous demande si elle est seule ?

— Oui.

— De quelles ressources dispose-t-elle ? Pendant notre

terrible explication, elle m'a déclaré qu'elle avait spéculé heureusement. Est-ce exact ? Il ne peut me convenir de la laisser sans argent, ce serait préparer des excuses à sa mauvaise conduite.

— Rassurez-vous ! s'écria Bernheimer vivement. Elle est plus riche que vous !

— C'est ce que je souhaitais. Un dernier mot : portez-elle toujours mon nom ?

— Non. Elle se fait appeler la comtesse de Saint-Maurice.

— C'est bien !

Il tendit la main à Bernheimer, et, dans une loyale étreinte, les deux hommes scellèrent la plus sincère amitié.

Quelques jours plus tard, Raimond put se lever et passer la journée assis dans un fauteuil. Ce fut une joie pour Thérèse de le voir, le bras en écharpe, encore pâle, très faible, mais debout. Elle s'ingénia de cent façons à le distraire de ses sombres préoccupations. Souvent elle y réussit. Lydie disparue, ils se retrouvaient tels qu'autrefois. Lui, dès le premier instant, avait rencontré sur ses lèvres le tutoiement affectueux. Elle, par sa délicate tendresse, éloignait de l'esprit de Raimond les impressions mauvaises. Mme de Saint-Maurice, d'abord surexcitée par l'émotion, était tombée ensuite dans un accablement profond. Elle ne parlait jamais de sa fille, vivait sans sortir de son appartement, et ne reprenait un peu d'animation que quand Thérèse était auprès d'elle. La jeune fille se partageait entre son blessé et sa malade, allant de l'un à l'autre avec une activité intelligente et une égalité d'humeur souriante qui ne se démentirent jamais. Elle faisait l'admiration de Bernheimer :

— Tu n'as jamais été plus sœur de charité que depuis ta sortie du couvent, lui disait-il.

Et comme elle avait quitté sa robe grise et remis ses vêtements d'avant son noviciat, il ajoutait en riant :

— Tu es un ange laïcisé !

Cependant Thérèse ne renonçait pas à ses projets de claustration ; et lorsque Raimond, au bout de quarante jours, fut complètement guéri, elle manifesta très nettement l'intention de retourner à son couvent.

— Je n'ai plus rien à faire ici, maintenant, dit-elle à Bernheimer. Tant que Raimond a eu besoin de soins ma présence pouvait s'expliquer, à partir d'aujourd'hui elle deviendrait incompréhensible.

— Mais ta pauvre tante, qui est si faible...

— Sa vie n'est point menacée...

— Tu lui donnes un secours moral inappréciable.

Tout ce que son parrain lui répondit, et la thèse était facile à soutenir, la trouva inébranlable. Elle avait décidé de quitter l'hôtel de la rue Rembrandt : elle le quitterait. Samuel ne fit plus de résistance. Il ne se sentait pas de force à triompher de ce doux entêtement. Il alla à Raimond et lui confia la résolution de Thérèse.

— Ce que vous m'annoncez ne m'étonne pas, dit Ploërne. et je m'y attendais. Vous ne comprenez pas la détermination prise par votre filleule. Elle est cependant toute simple. Elle agit comme elle doit agir. Mais fiez-vous à moi du soin de la faire changer de projet.

— Comment y réussirez-vous ?

— Je lui démontrerai qu'en restant elle accomplira un devoir.

Le soir même, après le dîner, lorsque Mme de Saint-Maurice fut rentrée chez elle, Raimond, demeuré seul au salon avec Thérèse, se leva et dit :

— Il fait une belle soirée : veux-tu que nous descendions au jardin ?

(Fin au prochain numéro.)